

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s-6a. PAR ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

PAR ANNEE. 12s-6a.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, VENDREDI, 22 Décembre, 1848.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

EXTRAITS

des derniers journaux français.

La Présidence.

Paris 30 Novembre.

Jamais peut-être la France ne s'est vue dans des circonstances aussi difficiles; jamais responsabilité plus grande n'a pesé sur l'urne du scrutin et sur le nom qui doit en sortir. Aux élections du 10 décembre sont comme suspendues les destinées de la France.

Et, remarquons-le bien; ce sont les hommes animés des meilleures intentions, ce sont les citoyens en dehors de toutes les coteries politiques, ayant seulement en vue la tranquillité, le bonheur de la patrie, ce sont ceux-là, chez lesquels les indécisions sont plus grandes et plus poignantes. C'est qu'en effet les craintes et les incertitudes s'accroissent en raison même de cette conviction, plus profonde chez les honnêtes gens, que la France ne peut se sauver que par la force et l'unité dans le pouvoir, en même temps que par la sagesse et par l'honneur dans les lois et dans les actes du gouvernement.

La France, en un mot, voudrait la liberté sans la licence; elle voudrait à la tête de la république la force morale, et non pas la force du sabre; elle voudrait pour chef de l'Etat un homme qui fût pour ainsi dire l'expression vivante de tout ce qu'elle demande, de tout ce qu'elle a droit d'exiger pour la satisfaction de ses intérêts, si cruellement compromis depuis huit mois par les ambitieux et les anarchistes.

La France éprouve autant de répulsion en face de la coterie du *National* qui régnait aujourd'hui, qu'en face de la coterie de la *Réforme* qui voudrait régner demain avec M. Ledru-Rollin; elle sait, par expérience, que les coteries pensent beaucoup plutôt à faire leurs affaires qu'à faire celles du pays. Et puis les alliances de la *Réforme* ne conduisent-elles pas tout droit à la république rouge et socialiste, c'est-à-dire à une conflagration générale, à un cataclysme sanglant qui envelopperait bientôt la société tout entière?

Il faudrait donc, pour candidat à la présidence, un homme qui résumât en sa personne toutes les garanties d'ordre et de liberté que la France cherche et dont elle sent instinctivement la nécessité, pour arriver sans bouleversement et sans le retour de luttes sanglantes, à des temps meilleurs où le principe d'autorité, en désarmant l'anarchie, aura repris enfin son ascendant sur les populations et cette puissance morale qui fit pendant tant de siècles la gloire et la prospérité de la France.

Mais où est-il cet homme sans engagements pris avec aucun des partis qui menacent d'exploiter ou qui exploitent dès à présent le pays?

A coup sûr ce n'est pas Ledru-Rollin. Les électeurs qui porteront son nom dans l'urne du scrutin le feront, ceux-là, sans aucune hésitation, car ce n'est pas pour la France qu'ils votent, mais pour leur parti.

Est-ce M. le général Cavaignac? Est-ce M. Louis-Napoléon Bonaparte? les deux candidats sur lesquels l'immense majorité des suffrages semble décidément devoir se concentrer?

Nous n'osons dire encore, nous n'osons décider, nous n'osons choisir. C'est le malheur, quand on a beaucoup d'expérience, d'avoir beaucoup de défiance. Mais c'est qu'il y a aussi des raisons sérieuses pour appréhender les entraînements possibles de l'une et l'autre candidature; c'est que les motifs déterminants pour admettre celle-ci, sont toujours pris dans les

répulsions ou les appréhensions que celle-là fait naître.

En face de cette situation critique, et dans l'état où se trouve aujourd'hui cette grave question de candidature, nos lecteurs comprendront que nous ne pouvons assumer sur nous une responsabilité de la nature de celle que nous demandent de nombreux abonnés.

Plusieurs jours encore nous séparons de l'élection. Recueillons-nous tous dans notre conscience; attendons quelque nouvelle lumière qui peut surgir d'un moment à l'autre, et pensons toujours et avant tout à l'union et au bonheur de la France!

Pie IX et les Démocrates.

Un rapprochement triste et douteux à faire pour l'Italie, mais honorable et consolant pour la France, c'est la froide et lâche impassibilité des journaux italiens en présence des grandes et touchantes infortunes de Pie IX, comparée aux vives sympathies spontanément exprimées par presque tous les organes de la presse française.

Nous avons sous les yeux de nombreux journaux publiés dans la Péninsule, et pas un, si ce n'est l'*Armonia* de Turin, n'a eu le courage d'élever la voix en faveur du Pontife crucifié sur le Golgotha révolutionnaire. Honte sur eux tous, car ils ont forfait à leur conscience! Honte sur eux tous, car ils ont méconnu les premières lois de l'honneur!

La *Gazette de Rome* du 18 novembre se borne à enregistrer la démission du prince de Camillo Aldobrandini, acceptée par Sa Sainteté (*Sua Santità*). Mais la *Gazette de Rome* est aujourd'hui dans la dépendance et sous la main des autorités révolutionnaires; on comprend dès lors la raison de ce silence; il en est de même des feuilles religieuses dont le mutisme imposé par la force brutale en dit plus, touchant le régime qui pèse aujourd'hui sur la ville de Rome, que de longues paroles. Mais à Florence, mais à Turin, n'est-ce pas le comble de l'infamie? Qu'à Rome les meneurs du parti célèbrent dans leurs feuilles la gloire dont s'est couvert le peuple romain en ne faisant pas main-basse sur 80 Suisses, passe encore: leur renommée est à la hauteur de leur courage. Qu'ils fassent une ovation à cet infâme Leopardi, qui, après son meurtre, a été ancher sa honte parmi ses confrères dignes du baigne, passe encore: cela sied bien à ces Brutus de contrebande, qui gardent à vue le Pape, de peur qu'il ne leur échappe; mais que dire des feuilles honorées du patronage des hommes les plus éminents et qui n'ont pas trouvé au fond de leur âme un cri d'horreur et d'angoisse pour flétrir ces lâches attentats?

Le *Risorgimento* de Turin ne dit pas un mot de la situation du Pape; le *Conciliatore*; rien; la *Patria*, rien.

Aussi, voyez comme les matamores de la démocratie italienne s'enhardissent de la pusillanimité de leurs adversaires. Ils annoncent tout haut leurs desseins, et le signor directeur du *Corriere mercantile* entonne ainsi sa *Marseillaise*:

"La question est tranchée: Machiavel a raison et ses adversaires ont tort. Le sceptre convient mal à la houlette. Et Dante a aussi raison, lui, le précurseur de Machiavel, lui, l'homme incomparable parmi les poètes politiques. Le successeur de Saint Pierre, pour avoir voulu réunir en sa personne les deux gouvernements a traîné l'un et l'autre dans la fange."

"La question est tranchée, parce que toutes les questions politiques se décident bien vite, quand, une fois dépouillées de

vains sophismes et de traditions impuissantes, elles se présentent aux regards du peuple réduites à leur plus simple expression."

"La question romaine est donc réduite désormais à ces termes fort simples:

"D'un côté, le peuple qui sent qu'il est une partie intégrante et peut-être principale du peuple italien; de l'autre, la secte cardinalice qui veut conserver le patrimoine de saint Pierre, qu'il compare à un vil troupeau!"

"Le peuple, qui veut un gouvernement italien, et le Pape, qui a besoin de l'Autriche dans l'intérêt de son patrimoine..."

"La journée du 16 novembre sera une ère mémorable dans l'histoire des Papes: pour la première fois, leur palais est devenu le point de mire du mousquet populaire. L'incompatibilité des deux pouvoirs est démontrée: c'est pour cela que Pie IX est venu au monde."

Quel scandale! quelle infamie! quel odieux langage, et dans quel cœur atroce a-t-il pu s'inspérer. Notre plume se serait refusée à reproduire ces lignes, si, dans les circonstances où nous vivons, il n'était pas utile de savoir jusqu'à quel degré d'abaissement peuvent aller ces certains italiens qui ne savent qu'insulter au Pontife sans défense, au grand Pape, promoteur généreux des libertés de la nationalité italienne.

— Il résulte d'une dépêche télégraphique de Civita-Vecchia, le 23, et publiée par le *Moniteur*, qu'à cette date le Pape était encore à Rome. Ainsi se trouvent démentis les bruits qui avaient couru non-seulement à Paris, mais à Gênes et à Turin. Le Pape n'a donc pas pris la fuite, mais dans quelle position est-il à Rome?

Les journaux italiens publient le programme du nouveau ministère. Ce programme, signé de Muzarella, Galetti, Sterbini et Lunati, est un peu pâle. On y voit que les ministres voudraient dénigrer leur origine révolutionnaire et faire croire à leur entente avec Pie IX, aujourd'hui leur prisonnier. Au reste, ce programme ne contient qu'une déclaration importante: la convocation à Rome d'une constituante italienne, pour rédiger un pacte fédératif.

L'Alba prétend qu'il a mécontenté la fraction exaltée du parti, et qu'il ne serait pas impossible qu'il n'éclatât une nouvelle révolution. Du reste, le programme que vient de publier le ministère n'est que provisoire. Pour savoir quelle sera sa ligne de conduite, il faut attendre que M. Mamiani soit arrivé à Rome et ait pris la direction des affaires.

— Un Romain écrivait au mois de juillet dernier, au sortir d'une longue et paternelle audience que lui avait accordée N. S. P. le Pape:

"Le Souverain-Pontife m'a dit: 'Il y aura bientôt des jours si affreux qu'il faudra tenir toutes ses fenêtres fermées pour échapper à la mort. Mais, a-t-il ajouté, ces jours seront de courte durée.'"

La mort de Mgr. Palma, tué à la fenêtre du Quirinal, nous a rappelé ces paroles, et nous avons la confiance que ce présage, en quelque sorte prophétique se réalisera tout entier.

D'une autre part, nous trouvons dans l'*Almanach de Dieu*, les lignes suivantes, qui ne sont pas moins curieuses dans la situation actuelle de Rome, et du chef vénéré de l'Eglise.

"On peut prévoir, la persécution maganimement, éclatante, et pleurée de Pie IX, le pasteur zélé de l'Eglise..."

"Pie IX, prédit par saint Malachie, sous la devise: *Cruz de Cruz*, est venu au monde au plus fort de la république française, en Italie (1792), le mois de l'Invention de la Sainte-Croix! le dimanche! le jour de Notre-Dame-des-martyrs! et le treize mai!"

Il paraît certain que la révolution qui vient d'éclater à Rome était méditée et préparée. Le meurtre du comte Rossi n'est pas le fait d'un seul assassin, mais d'une trentaine de *bravi* appartenant à la légion de Vienne, et qui étaient évidemment soldés pour commettre cet assassinat, qui a eu lieu à la vue du poste de la garde civique, et sans que celle-ci s'en émut le moins du monde.

Le mot d'ordre est probablement parti de la Consulta italienne établie à Turin, au *Circolo italiano*. Ce qui le prouve, c'est que le nom de Mamiani, qui en était l'âme avec l'abbé Gioberti, lui a servi de point de ralliement; c'est que ce sont les rédacteurs de l'*Epoca*, journal de Mamiani, qui ont dirigé le mouvement; c'est que cette révolution a été commencée avec environ douze cents démocrates, ramassés dans ce lieu à Turin, à Milan, à Gênes, à Livourne. La garde civique n'a fait que lui donner l'impulsion qui lui était donnée.

On écrit de Rome, le 16 novembre 1848.

"L'assassinat du comte Rossi n'est pas seulement la mort violente d'un homme; c'est un événement qui ouvre pour la papauté et pour l'Italie tout entière une ère de périls. Quelle que soit la tournure que les feuilles publiques italiennes donnent à ce malheureux événement, c'est un crime politique. C'est moins l'homme que la capacité qu'on a voulu tuer et qu'on a tué. Depuis deux mois le calme était revenu dans Rome, l'ordre s'introduisait peu à peu dans l'administration; la séparation, si difficile ici, du spirituel avec le temporel, s'effectuait de plus en plus sans déchirement et avec l'assentiment du Pape. De là résultait la possibilité pour la papauté de gouverner constitutionnellement, par conséquent de demeurer intacte dans les mains de Pie IX. Le parti anarchiste se trouvait donc entravé dans ses projets; il a brisé l'obstacle. Le poignard a fait ce qu'on désespérait de faire autrement, et voilà de nouveau Pie IX totalement isolé.

"Les ambassadeurs de France, de Russie, d'Espagne, de Bavière et les autres représentants de la diplomatie étaient accourus près de S. S. et ne l'ont pas quitté pendant ces tristes scènes. Heureusement l'attaque projetée se borna à quelques coups de fusil tirés contre la muraille. Monsieur Palma, secrétaire des lettres latines, fut tué par une balle entrée par une croisée. Quelques Suisses ont été blessés; une tentative d'incendie contre une des portes du palais fut heureusement entravée. Enfin, jusqu'à la nuit, on resta sur le quivre des deux côtés.

"Dans le même temps, une espèce de gouvernement populaire s'installait au café de Bell'Art, composé de MM. Sterbini, Viniguerra, Bonaparte (prince de Canino), Spino et Pinto, ces deux derniers rédacteurs de l'*Epoca*. Dès lors le mouvement se concentra. Tous les ordres partirent de ce comité, et partout ces ordres trouvèrent obéissance. Pas un employé militaire n'a fait ombre de résistance; pas un n'a donné sa démission. Tous ont adhéré immédiatement, même le fameux Transteverino.

"Mgr Palma a été tué en se promenant dans sa chambrette et cherchant à tranquiliser sa mère; la balle l'a atteint à six pas d'une croisée. L'abbé Rosmini, le seul

des ministres que les modérés aient vu avec plaisir accepter le portefeuille, est présentement celui qui a refusé, disant qu'il ne pouvait point faire partie d'un ministère qui a été imposé au Pape. C'est Mgr Muzaroli qui le remplace: Lunati, le ministre des finances, persiste à refuser. Il n'y a jusqu'à présent, que Sterbini et Galetti qui, présents à Rome, et ayant formé eux-mêmes la composition du ministère, puissent être considérés comme ministres. Sereni est à Perugia; Campello est à Lioletto, et Mamiani à Gênes, où il est, dit-on, fort malade.

"On parle déjà de confiscations de biens, d'une contribution forcée sur les princes romains et autres riches propriétaires. Le Pape est gardé presque à vue, l'on disait même aujourd'hui qu'il était parti. On l'a obligé de renvoyer les Suisses, c'est la garde civique qui fait le service du palais.

"Ces foreuses sont allés chanter le *Miserere* sous les fenêtres de Mme Rossi, et ensuite ils ont entonné sur un air populaire ces paroles: *Benedetto pugnate che ha ucciso Rossi! Les Romains qui ne partagent point les sentiments de ces tigre, n'osent pourtant pas les blâmer; mais peu d'étrangers, Russes, Polonais, Anglais et Français, les dames surtout, se gênent pour exprimer toute leur indignation.*

Dien merci, il y a encore en France une chose sainte à laquelle on ne touche pas impunément. Aujourd'hui le nom du Pape est sur toutes les lèvres, et ses dangers préoccupent tous les cœurs. Il n'y a qu'un vœu pour appeler au secours de Pie IX le bras armé de la patrie. Chacun sait qu'il y a dans cet humble prêtre, chassé de son palais ou retenu prisonnier, un ange de mansuétude et de paix, victime de la plus infâme trahison. On sait qu'il a la plus haute puissance morale, qu'il est du monde le chef et le père de la chrétienté. Et la France, la France, travaillée par tant de mauvaises passions et de scepticismes orgueilleux, la France n'a point oublié qu'elle est la fille aînée de l'Eglise, et elle se fait gloire de le proclamer. Les hommes qui nous gouvernent obéissent en cette circonstance à un noble élan de patriotisme et à une profonde pensée de sagesse quand ils veulent que la république rende un tel service à l'Eglise.

Mais par quelle lâcheté, par quelle trahison infâme, par quelle noire ingratitude quelques hommes, car nous ne voulons point rendre le peuple romain solidaire d'une poignée de brigands ambitieux, par quelle noire ingratitude, disons-nous, a-t-on payé le saint Pontife, Pie IX, le régénérateur d'un peuple déchu, le grand homme, dont le nom paraissait destiné à devenir le centre de cette Italie mutilée! Hier plus qu'un roi, le Pontife, le père adoré de son peuple, aujourd'hui n'est plus qu'un fugitif, un martyr peut-être; oui, martyr à coup sûr, de cette poignante douleur qui étroit l'homme de génie arraché violemment à son œuvre qu'il voit retomber dans tous les hasards du chaos et de l'inconnu!

Certes, c'est le moment aujourd'hui de crier au glorieux Pontife ces paroles de ses belles années: *Courage, Saint-Père! courage! l'Europe pleure sur vous et vous admire; courage! tous les cœurs dans lesquels vous avez versé tant de trésors de consolation et d'espérance vous les renvoient par-delà les monts, et des quatre coins du monde, pour alléger le fardeau d'affliction, qui pèse sur votre grande âme? Courage, Saint-Père! chaque peuple rougit de honte pour votre ville autrefois aimée, de son ingratitude et de sa lâche victoire!*